



Jacqueline je t'écris

Récit de vie.

Jean-Michel Bartnicki

Extrait...

En ce début d'après-midi d'hiver du mardi 24 janvier 2017, comme si nous ne souhaitions pas affronter la réalité, pour nous préserver, nous eûmes la sensation que la sonnette de la porte d'entrée vibrat à peine. L'hiver en personne n'avait pas encore sorti ses griffes. Une douceur inhabituelle, tel un parfum subtil et délicat, enveloppait la petite ville d'Escaudain, commune française située dans le département du Nord, à quelques kilomètres de Denain, à la triste réputation d'être l'une des villes les plus pauvres de France.

— Tout ira bien, ne t'inquiète pas, c'est pour ton bien, Jacqueline, répéta une énième fois Corinne, l'une des deux petites-cousines de ma mère, qui retenait tant bien que mal ses larmes et ne travaillait pas ce jour-là.

Aucune réaction de ma mère qui s'était recroquevillée sur elle-même. Elle avait l'air absente, inhabituellement docile et éteinte. Elle s'était carrée dans un fauteuil en skaï aux bras noirs et à l'assise de mauvais goût rouge vif, laquelle était censée imiter une véritable fourrure : un fauteuil qui avait fait son temps. Telles des crevasses profondes, les rides de son visage amaigri, crayeux et creusé s'étaient étirées, démultipliées sur sa face livide et grimaçante, dont seuls ses beaux yeux bleus à la Michèle Morgan sauvegardaient fragilement sa beauté d'antan. Son regard fuyant était troublé par un voile de désarroi perceptible.

Ses mains, aux doigts déformés par les petites et grandes misères du temps, enserraient les extrémités des bras du fauteuil, comme pour faire corps avec lui, se rassurer et ne plus le lâcher. Elle fixait le sol et relevait très peu la tête. Elle donnait l'impression de ne pas vouloir s'attacher à ce qui se tramait autour d'elle, réfugiée dans son monde. Elle se présentait sonnée, tel un boxeur ayant reçu un uppercut destructeur qui l'aurait expédiée au tapis sans pouvoir recouvrer ses esprits avant longtemps. Jacqueline était communément volubile. Elle aimait se mettre en scène en monopolisant la parole, en coupant couramment celle des autres, sans aucune gêne, sans, le moins du monde, prêter attention à ce qu'on lui disait. Son soudain mutisme persistant témoignait de son extrême faiblesse. La peur la tétanisait. Il s'avéra qu'elle se montra impuissante à la verbaliser lors de ces longues minutes intenses et capitales. Notre présence et notre amour lui réchauffaient le cœur. Inconsciemment, elle nous faisait confiance : une évidence.

Deux heures auparavant, suivant nos sages et fermes recommandations, elle qui n'était plus coutumière du fait depuis des mois, ma mère, affamée, avait mordu à belles dents l'entièreté du contenu de l'assiette Kebab que je m'étais empressé d'aller lui acheter au Palais d'Istanbul sur la place d'Escaudain ; un restaurant à l'excellente réputation qui proposait une carte variée de qualité.

Malgré son appétit féroce, les gestes de Jacqueline furent d'une lenteur infinie, ce qui, au demeurant, pouvait paraître contradictoire tant son ventre gargouillait d'impatience. Or, le temps lui-même semblait tourner au ralenti. Ma mère avait l'air de se requinquer, de reprendre du poil de la bête. Ce ne fut qu'un feu de paille.

Elle picorait. Toutefois, elle ne laissa rien dans son assiette. Avait-elle inconsciemment subodoré qu'elle prenait son dernier repas chez elle, en notre compagnie, autour de la table du salon à la décoration spartiate qui jouxtait la salle à manger ? Jacqueline, avec ce ton unique et décalé qui fut l'une des marques de fabrique de son personnage haut en couleur, au meilleur de sa forme, avait l'habitude de déclarer : « J'n'aime pas cette pièce, c'est celle des morts ! »¹

Avant qu'elle n'entamât son déjeuner et ne bût à petites gorgées un verre de vin rouge de Bordeaux, mon épouse, la main ferme dans un gant de velours, n'éprouva exceptionnellement pas la moindre difficulté à convaincre sa belle-mère, habituellement indomptable, de l'impérieuse nécessité de flatter et de satisfaire ses papilles gustatives avec une cuisine traditionnelle :

— Jacqueline ! Il faut que vous mangiez ! Vous êtes trop faible ! Il faut que vous repreniez des forces pour l'hôpital, d'accord, Jacqueline ? N'ayez pas peur, tout va bien se passer ! Vous aussi, hein, vous savez que vous ne pouvez plus rester dans cette maison pour le moment. Elle est bien trop grande pour vous et vous tombez trop souvent.

Ma mère, contre toute attente, lâcha alors cette phrase :

— J'ai une de ces faims de loup, les enfants !

Par la suite, nous découvrîmes qu'elle n'avait presque rien avalé depuis deux jours, ce qui expliquait un appétit d'enfer soudainement retrouvé, comme par magie.

Nous n'avions plus le choix. Il fallait prendre une décision au plus vite, dans son intérêt. Elle se mettait de plus en plus en danger, sans en avoir conscience. Nous savions que ce jour fatidique surviendrait, mais, par amour pour elle, pour la préserver autant que possible de cette échéance redoutée, nous avons repoussé ce moment inévitable et nécessaire, ce cataclysme annoncé de longue date, qui amènerait celle qui m'avait enfanté vers les dernières années de sa vie et des lendemains incertains. Ce futur proche m'effrayait, mais un autre sentiment prédominait : la culpabilité. Peut-être aurais-je dû patienter davantage et éviter de penser que cette résolution radicale était la seule à envisager. J'avais la sensation de me précipiter, d'agir par confort. En effet, je n'aurais plus à effectuer régulièrement, deux fois par mois, sauf lorsque les conditions climatiques ne le permettaient pas, les soixante kilomètres qui séparaient mon domicile de celui de ma mère.

*

Que ressentais-tu vraiment à mon égard, moi, ton fils unique ?

*

L'atmosphère restait pesante, angoissante, déstabilisante. Nos nerfs étaient mis à rude épreuve, mais il fallait que nous gardions notre sang-froid. Montrer le moindre signe d'affolement eût pu, incontestablement, aggraver l'état de santé de ma mère, physiquement et mentalement. L'ambulance arriverait bientôt. Le médecin, conscient de la nécessité d'agir au plus vite, nous avait remis une ordonnance explicite pour une hospitalisation en bonne et due forme dans un établissement de santé près de chez nous, le but étant d'identifier la ou les causes des chutes à répétition de ma mère. Il avait également préparé un bon de transport pour les ambulanciers.

Corinne, mon épouse et moi-même nous serrions les coudes pour tenter de mieux faire face au processus inéluctable en cours, dont nous n'étions qu'aux prémices. La machine était lancée. Jacqueline quitterait bientôt son monde pour en découvrir un autre. À ce moment-là, j'ignorais que

¹ Ma mère ne se trompait pas. Selon un rite funéraire qui perdura jusqu'à l'avènement des chambres funéraires, la table du salon avait accueilli trois jours durant les cercueils de mon grand-père paternel, Louis, en 1977 ; puis, celui de mon père, Édouard, en 1979.

nous allions rattraper le temps perdu, d'une façon plus qu'inattendue... inespérée... touchante... inoubliable...

*

La veille, nous nous étions inquiétés de la teneur de l'appel téléphonique de ma mère, qui ne nous sollicitait jamais de la sorte après 22 heures, rivée généralement à son écran de télévision, se nourrissant béatement des émissions de télé-réalité ou de variétés, dont le fleuron de son addiction télévisuelle était tous les talk-shows de Michel Drucker durant plusieurs décennies :

— Allô, Jean-Michel ? C'est moi... C'est la deuxième fois que je tombe aujourd'hui... Tchiot², je ne veux pas appeler les pompiers ! Ils vont m'envoyer à l'hôpital ! J'ai perdu le numéro de téléphone de Corinne... Alors, je t'appelle... Ce matin, j'suis tombée dans la cuisine, mais aussi ce soir près du téléphone³... J'ai peur, Jean-Michel... Qu'est-ce que..., s'interrompt brutalement Jacqueline.

— Allô, allô, allô, allô ! Je ne t'entends plus ! Allô, allô, allô, allô ! Réponds-moi, s'il te plaît ! insistai-je pendant plusieurs minutes sans succès.

Un désert de silence régnait au bout du fil. Je ne savais plus que penser. Ma voix devint tout à coup chevrotante. Des pensées négatives affleurèrent à la surface de mon esprit. Je pressentais que le cours des événements prenait une direction tragique. Sans hésiter, je réagis en téléphonant à Corinne.

Allô, Corinne, c'est Jean-Michel. Pardon de te téléphoner à cette heure-ci, mais je suis très inquiet ! Ma mère vient de m'appeler et la communication s'est coupée brusquement. Elle ne semblait pas bien du tout. Je sais qu'il est tard, mais pourrais-tu passer chez elle pour voir ce qu'il se passe et me rappeler le plus vite possible, s'il te plaît ? La voix de ma mère était bizarre. Elle avait l'air perdue ! Elle m'a également dit qu'elle était tombée deux fois aujourd'hui chez elle sans me donner plus de détails que cela ! J'avoue que je suis très inquiet, Corinne. Si tu ne peux pas te rendre chez elle tout de suite pour une raison ou pour une autre, dis-le-moi, je sors ma voiture du garage et je fonce vers Escaudain ! haletai-je d'émotion.

Retrouvez « Jacqueline, je t'écris » sur

<https://libre2lire.fr/livres/jacqueline-je-tecris/>

312 pages – 22.00€

Dépôt légal : Octobre 2024

© Libre2Lire, 2024



² Tchiot, tchiote : familier et terme affectueux (mon petit, ma petite), adjectif et nom. Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise.

³ Téléphone mis en service le 6 novembre 1978.